

YAZARIN YAŐAMINDAN KESİTLER

Hüseyin Latif

Hüseyin Latif, deęişimiyle kendisini derinden etkileyen Őehr-i İstanbul ve onu var eden unsurları anlattığı bu kitabında zamanın hızlı akışına kızarak Paulo Coelho'nun, Amin Maalouf'un yolculuk ettiği trene biniyor. Bu trende kimler yok ki! Selçuk Altun, Mathias Énard, Yiğit Okur, Tahsin Yücel, Stefan Zweig, Bedri Baykam, Füzuzan ve daha pek çokları. Michel Houellebecq'le ise Babiâli'de mi, BayrampaŐa'daki enginar tarlalarında mı karŐılaŐmıŐtı, hatırlayamıyor...



Bilgi ve SipariŐ için: bizimavrupa@gmail.com



Le rituel de l'Aston Martin

Daniel Latif > P. 8

« IONESCO-SUITE » au théâtre Dadas à Istanbul

Hélène Köroğlu > P. 9



Yıldız Kenter : Une vie dédiée au théâtre et à son enseignement

Le 19 novembre, j'arrive devant le théâtre Kenter du quartier de Harbiye, en plein cœur d'Istanbul.

Mireille Sadège > P. 4

Aujourd'hui la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



BAROK GÜNLERİ JOURNÉES BAROQUE

QUATUOR BAROQUE	TRIO BAROQUE	DUO BAROQUE
10.12.2019	12.12.2019	14.12.2019

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuiturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 177, Décembre 2019

Deuxième Festival international d'orgue Opus Amadeus d'Istanbul



Mehmet Mestci, pourquoi avoir lancé ce festival d'orgue ?

L'année dernière, nous avons effectué le premier festival d'orgue dans l'histoire des concerts de musique classique de la Turquie. En ce sens, je pense que grâce à l'organisation Artisan nous avons comblé un grand vide, car même si vous aviez l'occasion d'écouter des centaines de concerts différents à Istanbul, aucun festival d'orgue n'y était organisé. Le succès de cette première édition nous a motivés à organiser la seconde. Et maintenant, place au deuxième Festival international d'orgue !

Comment l'avez-vous organisé ? Y a-t-il un thème particulier ?

L'organisation du festival est un long processus. Cela demande un travail sur plusieurs mois. Après avoir sélectionné les artistes, nous déterminons le répertoire du festival avec les participants. Je tiens d'ailleurs à remercier M. Tarkan Sendale, l'un des meilleurs techniciens et accordeurs d'orgue de Turquie, pour son aide précieuse. Notre festival n'a pas de thème particulier. En réalité, ça ne serait pas pertinent, car chaque concert a un caractère unique. Notre objectif est d'offrir une musique de grande qualité, c'est donc peut-être notre thème, et celui-ci se veut permanent.

Pouvez-vous nous parler des concerts et des moments forts de cette seconde édition ?

(lire la suite page 8)

Elif Köse, la nouvelle maire de la ville de Safranbolu

Inscrite depuis 1995 sur la liste du patrimoine mondiale de l'UNESCO avec ses maisons à colombage, ses rues pavées et sinueuses sans oublier la magnifique nature qui l'entoure, la ville de l'époque ottomane Safranbolu a élu lors des dernières élections municipales de mars 2019 une jeune architecte membre du parti de l'opposition CHP, Elif Köse. Cette dernière nous a reçus plus d'une heure dans son bureau afin de répondre à nos questions. Elif Köse est enthousiaste, vive, volontaire, franche, sincère et déterminée à faire évoluer sa ville : « Je souhaite léguer quelque chose à ma ville. Et quand je partirai, je voudrais que l'on dise que j'ai fait de bonnes choses ».

Que pouvez-vous nous dire de votre élection comme maire de Safranbolu ?

Je dirais que c'est une très bonne chose pour les femmes, en particulier pour les femmes comme nous qui vivent dans de petites villes, c'est un très bel espoir. En fait, ce sont particulièrement les jeunes filles et les jeunes qui manifestent un grand intérêt. Il y a beaucoup d'ondes positives entre nous, et je pense que je suis un exemple pour eux.

En effet, on constate la présence de nombreuses femmes autour de vous.

Oui. Parmi elles, bien sûr, il y a de nombreux jeunes qui votaient pour la première fois. C'est effectivement prometteur, elles ont vraiment voulu le changement, et probablement, elles y ont vu un espoir.

Qui est Elif Köse ? Pouvez-vous nous parler de vous ?

Je suis née en 1970 à Karabük, pas à



(lire la suite page 3)



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Deux amis de l'École d'économie de Paris (EEP)¹

P. 5

Cappadoce : À l'ombre des montgolfières



(lire la suite page 10)

Retour sur...

Meliha Serbes, Le centre de recherche et développement d'Uludağ, P. 6

Victor Motin, Ahmet Altunbaş : « Traduire un livre est une chose, traduire un livre d'histoire en est une autre », P. 10

Victor Motin, MFINUE, P. 10





Dr. Olivier Buirette

Entre perte de vitesse de l'UE et un certain retour de la Russie ?

Alors que l'Union européenne (UE) semble n'en plus finir avec le Brexit qui bénéficie donc d'un énième report avec une date limite se prolongeant jusqu'au 31 janvier 2020 au lieu du 31 octobre 2019, la situation vis-à-vis de futurs élargissements semble rapidement s'éloigner, le Emmanuel Macron n'hésitant pas à annoncer qu'il faudra attendre au moins 20 ans pour que l'UE s'ouvre aux deux récents prétendants – désormais éconduits – que furent l'Albanie et la République de Macédoine du Nord.

Lucidité ou effet d'annonce, on voit bien que l'enjeu principal est avant tout de consolider ce qui a été bâti depuis les années 1950 et qui se trouve dans une situation dramatique à la suite de différentes crises qui ont déferlé sur l'UE ces dernières années... Nous pouvons par exemple citer le conflit ukrainien, le krach bancaire et financier, mais égale-

Balkans et Europe centrale à l'hiver 2019

ment la vague migratoire.

De son côté, la Russie continue de pousser son avantage. Après avoir réussi à s'implanter durablement en Syrie en soutenant et en sauvant – pour le moment – le régime de Bachar El Assad, voilà que Moscou triomphe également en s'associant à la sortie de la crise provoquée par l'intervention militaire de la Turquie dans le Nord syrien. Cette sortie diplomatique par le haut continue de marquer une diplomatie efficace et rapide menée par Moscou.

De plus, et cette fois dans l'UE même, Vladimir Poutine multiplie les voyages à Budapest et les rencontres avec son homologue Viktor Orbán qui vient de remporter une énième fois, quoique plus difficilement, la victoire aux dernières municipales hongroises, et qui se prépare à fêter dix ans d'un pouvoir sans partage depuis son retour aux affaires en 2010.

Un très important accord gazier a également été signé fin 2019 avec Moscou, et Poutine n'hésite pas à présenter la

Hongrie comme étant le seul pays de l'UE et membre de l'OTAN avec lequel il peut encore discuter. Comme le disait Winston Churchill, les Balkans sont le ventre mou de l'Europe et c'est bien là que la Russie, dans son retour diplomatique et économique, pousse ses avantages. Restant prudent sur la question ukrainienne, car celle-ci demeure explosive autour d'un pays divisé en deux, le récent rejet de deux des pays les plus pauvres de l'ex-Yougoslavie, Albanie et Macédoine, pourrait bien faire replonger toute la région dans un état de tensions. En effet, même si les rapprochements entre la Serbie et le Kosovo constituent un bon signe et bien que l'idée de créer un Schengen balkanique entre l'Albanie, la Serbie et la Macédoine soit bonne, il y a de forts risques que ce report à deux décennies constitue une nouvelle occasion pour Moscou dans sa politique de retour et d'aide aux « frères slaves du sud » et donc en priorité aux Serbes qui, au contraire des Croates, sont eux aussi restés au bord de la route de l'élargis-

sement.

Plus que jamais en cette fin d'année 2019, gardons à l'esprit que les Balkans demeurent une zone fragile, que les plaies de dix ans de guerre civile qui a fait, rappelons-le, entre 200 et 300 000 morts, sont à peine refermées. Gardons aussi à l'esprit les dérives de l'Europe centrale qui continue de tendre vers des régimes autoritaires et populistes. À ce titre, la nouvelle victoire du PIS (parti Droit et Justice) en Pologne est d'ailleurs là pour le rappeler. Cela devrait nous alerter, sans parler des désirs d'imitation en Europe centrale.

Viktor Orbán, qui était le plus jeune Premier ministre de l'Europe centrale dans les années 1990 dans cette nouvelle jeune Europe centrale qui avait vu la chute du mur de Berlin le 9 novembre 1989, pourrait bien prendre la tête d'un nouveau leadership dans une Europe centrale où la Russie ferait son retour... C'est un des avènements possibles alors que notre vieux continent aborde le début des années 20 du XXI^e siècle.



Eren M. Paykal

Aujourd'hui la Force Tranquille

De nos jours, la force tranquille, communément dénommée en anglais le « soft power », est de plus en plus en vogue, ayant un impact plus favorable sur les opinions publiques en comparaison avec les méthodes traditionnelles adoptées par les institutions étatiques ou officielles.

Le succès relatif des États-Unis, au-delà de ses capacités militaires, économiques et technologiques, est basé essentiellement sur son influence culturelle et populaire sur les peuples du monde avec son mode de vie, ses us et coutumes. Les États-Unis font, d'une certaine façon, avaler leurs pilules amères par le biais de ses artistes glamour, de ses pop-stars excentriques, mais aussi grâce à ses groupes de lobbies et ses think tanks qui peuvent diriger divers secteurs politiques, commerciaux et financiers du monde entier. Par conséquent, tous ces acteurs réussissent à passer indépendamment le message des États-Unis. L'exemple américain ne peut être complet sans la présence, parfois oppressante, d'une presse écrite et visuelle représentée par des empires historiques et diffusée globalement. Celle-ci

est sans doute considérée souveraine et crédible. Malgré cela, malgré quelques cas extrêmes comme l'antipathie de CNN vis-à-vis de l'actuel président américain Donald Trump, cette presse est largement favorable à l'exposition des hauts idéaux américains.

L'on pourra facilement affirmer que cette vision des faits est largement respectée par les pays qui ont l'ambition d'exercer une certaine influence ou de défendre leurs intérêts.

Ayant une position géopolitique exceptionnelle, se trouvant au carrefour de trois continents et davantage de civilisations, avec un passé glorieux, mais parfois contesté par des parties tierces, suscitant la convoitise des puissances régionales et internationales, la Turquie devrait être de ces pays-là. Elle devrait parvenir à exposer à l'opinion publique internationale ses thèses sur plusieurs dossiers délicats, ce qui est souvent difficile comme nous l'avons récemment constaté avec l'opération « Source de Paix ». Ankara s'est vu dans l'incapacité de convaincre ses partenaires européens, à commencer par les pays francophones dont l'opinion semble établie. Il en fut de même avec le « génocide » arménien, où

la Turquie n'a pu exhorter les historiens du monde entier à étudier les archives turques et ottomanes. Et c'est là qu'il faudrait prendre en considération d'autres méthodes, d'autres acteurs que j'ai essayé d'évoquer ci-dessus. En ce qui concerne les pays francophones, votre journal, le seul à être publié entièrement en français en Turquie, et ce, depuis une quinzaine d'années, pourrait être un excellent exemple. En effet, abritant en son sein une grande quantité d'auteurs prestigieux, compétents dans plusieurs domaines, *Aujourd'hui la Turquie* pourrait contribuer à faire partager la vision de la Turquie, d'une façon plus objective et diversifiée, en transmettant les messages adéquats aux opinions publiques francophones. Mais pour cela, il faudrait que la visibilité du journal soit accrue dans toutes les activités accueillant une participation officielle ou non des pays francophones. Dans ce contexte, il serait souhaitable qu'il soit représenté dans des réunions ou conférences réalisées par des écoles et/ou universités francophones de Turquie pour que ce journal puisse être re-



connu dans ces milieux. D'autant plus que, *Aujourd'hui la Turquie* a l'un des réseaux les plus importants de Turquie après l'Institut français de Turquie et les écoles francophones.

Je crois fermement qu'une participation concrète du journal, de ses administrateurs ou/et de ses chroniqueurs dans les projets développés pour un entourage francophone dans les activités officielles et officieuses destinées aux pays francophones ne pourrait que les enrichir en contribuant d'une façon drastique aux résultats escomptés.

Un journal francophone prestigieux existant dans un pays non francophone et ce, depuis 15 longues années, ça se respecte...

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...

Elif Köse, la nouvelle maire de la ville de Safranbolu

(Suite de la page 1)

Cela signifie, je pense, que je devais en avoir la capacité, mais que je n'en étais pas consciente. Ainsi, fort curieusement, c'est la vie qui m'a menée où je suis actuellement. J'ai été diplômée en 1992. En 1993, nous nous sommes installés à Safranbolu. La famille de ma mère vivait à Safranbolu, et nous y avons passé notre enfance. Depuis 1993, je gère un bureau en tant qu'indépendante. Avec cette société, j'ai participé à des projets de construction, en particulier à Safranbolu et à Karabük, mais uniquement au niveau des projets, je n'ai jamais participé à des travaux de construction.



Quand avez-vous commencé à vous intéresser à la politique ?

En fait, j'avais mes opinions politiques à l'université, mais je ne me mettais jamais en première ligne, surtout pour ne pas contrarier ma famille. J'avais été une enfant timide, je n'étais pas du genre à me manifester à outrance. Ma vie politique a commencé au Parti Anavatan (de la Mère Patrie). En 2009, je me suis inscrite au CHP (Parti républicain du peuple), et je suis devenue candidate du CHP au conseil municipal lors des élections de cette période. Ensuite, j'ai occupé le poste d'adjointe au maire au sein de l'administration CHP de l'arrondissement, et ce pendant deux mandats. En septembre 2018, lors de mon second mandat, notre maire d'arrondissement a démissionné. À la suite de cet événement, mes camarades du conseil d'administration m'ont jugée apte à occuper la mairie, et je suis devenue maire de l'arrondissement, mais une maire d'arrondissement désignée par l'administration. Ce mandat fut très court, bien sûr, puisque j'étais adjointe au maire et que la campagne pour les élections locales commençait en 2018. Jusqu'au mois de novembre, j'ai sollicité tout le monde pour trouver un candidat du CHP pour le poste de maire. Pour diverses raisons, je n'arrivais pas à les persuader. Je m'y suis prise à plusieurs reprises pour les convaincre, et nous n'avons obtenu qu'un seul candidat. Le 30 novembre, j'ai démissionné du poste de maire d'arrondissement et j'ai présenté ma candidature. Nos membres ont alors procédé à l'élection de l'un des deux candidats. J'ai été élue à la majorité, et la campagne a commencé.

Je ne pensais pas que cette campagne attirerait autant l'attention ni qu'elle se déroulerait si bien, mais j'étais persuadée que si je commençais un travail, je le menais à bien, il suffisait que j'en prenne

la décision. Croyez-moi, aujourd'hui encore, l'énergie dont j'ai fait preuve pendant la campagne électorale m'épate. J'étais infatigable. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point j'étais concentrée. J'avais bien envisagé de présenter ma candidature aux municipales, mais pas à celles-ci. L'échéance suivante me convenait mieux, car je pensais que ma fille de 12 ans avait encore besoin de moi, et que je n'étais pas encore prête. Mais ces élections m'ont fait prendre un peu d'avance.

Au début, que pensiez-vous ?

Je n'ai jamais envisagé une défaite. J'étais déterminée à gagner ces élections. Il y avait aussi un autre facteur : l'usure de l'AKP à Safranbolu. Je pense que le contexte était alors très propice : l'AKP s'essouffait, les conditions économiques empiraient et ce parti avait fait le pire choix quant au candidat qu'il présentait. Il y avait 12 candidats potentiels pour l'AKP. Ils étaient persuadés que le candidat qu'ils ont choisi allait gagner, car il était très combattif. Moi, connaissant cette personne, je savais que c'était tout simplement impossible et qu'ils allaient à leur perte. C'est finalement ce qui est arrivé. Lorsque j'ai appris les résultats, j'ai dit : voilà, c'était sûr à 100 %.

Comment les habitants de Safranbolu ont-ils réagi à votre candidature ?

Le fait que je sois une femme et une architecte était certainement un avantage, j'ai suscité beaucoup de curiosité. Les gens dans la rue, y compris les électeurs des autres partis, se sont vraiment intéressés à moi. Même ceux qui disaient qu'ils ne voteraient pas pour moi avaient une approche positive, sans aucune hostilité. Les habitants m'ont beaucoup soutenue. Nous avons recueilli bien plus de voix par rapport aux élections législatives. Ceci montre que nous avons reçu des voix provenant d'autres partis que le nôtre.



Le soir des élections, après avoir appris les résultats, vous êtes-vous interrogée sur ce que vous devriez faire ?

Le premier soir, la liesse était telle que je ne me suis pas posé de questions. C'était magique, il y avait tant de monde qu'on aurait dit que le siège du parti allait s'écrouler. En m'avançant sur la place, c'était comme si je ne marchais pas, comme si mes pieds s'étaient détachés du sol. Mon adversaire lors de la campagne avait adopté une très mauvaise ligne politique. En fait, il a essayé de m'attaquer personnellement en utilisant le fait que je sois divorcée depuis dix ans. Il avait par exemple déclaré : « Une femme divorcée

ne peut pas devenir maire. » C'était vraiment un coup bas, mais chaque attaque à mon égard tournait à mon avantage. Les gens d'ici ont pris ma défense.

À quoi rêviez-vous en déposant votre candidature pour ce poste ?

Comme je suis architecte, je voudrais que tout soit ordonné au millimètre près. Je voudrais une ville sans embouteillage, sans bruit, calme et paisible, où les gens sont heureux. Mais, bien sûr, on doit pouvoir s'y divertir dans certaines limites. Donc, ce dont j'ai toujours rêvé, c'est d'avoir une ville ordonnée, plus verte, propre et agréable, un peu sur le modèle des villes européennes.



Avez-vous pu réaliser ces rêves ?

J'ai compris que nous pouvions créer une synergie avec les gens et la mettre en œuvre. Tout le monde doit s'impliquer, et pas sous la dictée ou dans l'urgence. Je suis sans espoir pour certains, je n'envisage même pas de m'y intéresser. Par contre, je me soucie beaucoup des jeunes, des enfants. Avec eux, il y a beaucoup de belles choses à réaliser, et nous avons engagé un dialogue d'une telle qualité que je pense qu'ils vont me comprendre ; et que, même si je ne suis plus là pour le voir, j'ai semé des graines qui germeront sûrement après moi. Mais il y a une certaine partie de la population qui trouve cela tout à fait inutile. Nous avons organisé des campagnes qui incitent à nettoyer notre ville, à ne pas jeter d'ordures sur le sol ni de mégots, à protéger l'environnement. Mais ces gens disent : « Les ouvriers municipaux sont en grève ? C'est parce qu'ils ne sont pas payés ? Nous, nous payons la taxe sur les ordures ménagères, alors je ne nettoie pas, je les jette, c'est à eux de nettoyer. » C'est vraiment triste, ils ont une vision étroite de la vie. Heureusement, ils sont minoritaires, et, de ce fait, je ne perds pas espoir.

Quelles sont les obligations de Safranbolu en tant que ville inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO ? N'y a-t-il que des avantages ?

C'est un grand avantage, bien sûr. Je pense que c'est l'état de conservation actuel de Safranbolu qui est le facteur le plus important de sa protection. Les obligations liées à ce classement pro-



tègent la ville. De nos jours, la seule préoccupation quotidienne des gens est de gagner de l'argent. En vivant au jour le jour, ils ne pensent pas aux dégâts qu'ils ont causés à leur environnement ou à la ville, et cela, je le constate très clairement en étant maire. C'est donc un très grand avantage pour nous de figurer sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, car cela nous protège. Et pour la ville, c'est également un avantage que je sois maire, en tant qu'architecte et avec cette conscience.

Comment se développe le tourisme à Safranbolu ?

Les chiffres concernant le nombre des touristes sont en augmentation. Mais, à mon avis, cela n'apporte rien à la ville. Le niveau de culture et de revenus des touristes visiteurs est en régression chaque année. Ils ne répondent pas aux attentes de cet endroit, ils sont de passage, tout simplement. Ils se contentent de déclarer « Ah, quelle belle ville ! », de prendre une photo et ils s'en vont. Ils n'apportent rien de plus. Ils nuisent même à la ville en salissant les sites historiques et naturels. Comprendre Safranbolu, c'est s'en imprégner peu à peu en restant deux ou trois jours. C'est ce tourisme-là qui m'intéresse. Dès lors, le trafic et la pollution diminueront, et nos précieuses *Konak* ne seront pas endommagées. Je souhaite sensibiliser les artisans et les commerçants de la ville, par des réunions et des excursions, ou par des voyages nationaux ou internationaux. Parce qu'en général, ils sont dépourvus de vision. Nous avons une précieuse spécialité : les lokoums de Safranbolu, qui sont particuliers. Nos commerçants se sont tous reconvertis dans les lokoums, le savon et l'eau de Cologne. Et la plupart des articles souvenirs sont fabriqués en Chine... Quelle tristesse ! J'essaie d'orienter la production féminine de la municipalité pour trouver des idées plus créatives. Le tourisme est un atout très important pour notre ville, mais j'aimerais le faire évoluer de façon à ce qu'il contribue au développement économique, social et culturel de cette magnifique ville. Par ailleurs, nous avons un festival de film documentaire, le Safran d'Or, dont nous fêtons cette année sa 20^e édition. C'est le premier et le plus ancien festival du film documentaire de Turquie, mais malheureusement il n'est pas très connu et je voudrais œuvrer pour le faire connaître sur la scène nationale et internationale. Enfin, la gastronomie locale et particulièrement le safran, l'épice qui apparaît dans le nom de notre ville, sont des atouts importants de Safranbolu qu'il faut développer davantage. Je voudrais que mon mandat soit profitable à Safranbolu et que ses habitants gardent de bons souvenirs de moi.

* Propos recueillis par Mireille Sadège



Mireille Sadège

Rédactrice en chef
Docteur en histoire
des relations
internationales

Le 19 novembre, j'arrive devant le théâtre Kenter du quartier de Harbiye, en plein cœur d'Istanbul. Une cérémonie y est organisée pour rendre hommage à la très grande comédienne turque Yıldız Kenter décédée à l'âge de 91 ans. Un silence respectueux règne dans le théâtre malgré le nombre important de personnes qui s'y sont réunies. En avançant vers la salle où doit se dérouler la cérémonie, je perçois des regards émus et tristes, et je constate la présence de nombreux jeunes. Je m'installe dans la magnifique salle de théâtre et, peu de temps après, la salle est comble. J'entends alors mon voisin dire : « *voici la salle comme elle aimait la voir* ». À 10h10, le rideau se lève et nous dévoile le cercueil, recouvert du drapeau turc, de celle qui a dédié sa vie au théâtre et dont le prénom signifie « étoile ». Les larmes coulent en silence... S'en suivent alors 50 minutes d'hommages par les élèves, les amis et les collègues de cette légende du théâtre turc. Finalement, sous les applaudissements, elle quitta la scène pour la dernière fois. Je me souviens de Yıldız Kenter sur cette même scène, il y a très longtemps. Elle était grande, fine, vive, mais sa voix était douce et chaleureuse, et son interprétation à couper le souffle. Je l'ai revue bien des années plus tard au Palais de France, elle était touchante et majestueuse.



Yıldız Kenter est née en octobre 1928 dans une famille de cinq enfants. Sa mère était Anglaise et son père était fonctionnaire au ministère turc des Affaires étrangères. Ses parents s'étaient rencontrés à Londres et, après leur mariage, ils se sont installés à Istanbul. Un an avant la naissance de Yıldız, son père fut renvoyé du ministère, car il était marié avec une étrangère. Cet épisode marqua le début d'années difficiles pour cette famille qui ira s'installer à Ankara. En 2015, Dikmen Gürün a publié un livre biographique consacré à Yıldız Kenter, intitulé *Tiyatro Benim Hayatım* (« Le théâtre est ma vie »). La comédienne y évoque ainsi son enfance : « *Nous portions les vêtements des enfants riches à qui ma mère enseignait l'anglais. J'ai donc grandi dans les vêtements des autres ; ce n'est pas de l'amertume, elle marque la nostalgie des jours où l'on connaissait la valeur de chaque chose parce que nous n'avions que très peu. Pourtant, ma mère ne nous a privés de rien, elle faisait tout*

Yıldız Kenter : Une vie dédiée au théâtre et à son enseignement

ce qu'elle pouvait. Elle a donné des cours et a travaillé comme interprète. Elle ne s'arrêtait jamais. Mais à part ma mère, en tant qu'enfant, c'était moi qui me sentais la plus responsable [...] J'allais même chez les voisins faire le ménage. Il n'y a que toi pour ranger aussi bien la maison, bravo ! C'est alors que j'ai pris l'habitude que l'on me regarde, que l'on m'aime et que l'on m'apprécie. C'est mon point faible, mais j'essaie aujourd'hui d'en faire une force. Chaque nouveau travail est une épreuve. Et cette épreuve, je l'aime et la crains à la fois. Depuis mon enfance, j'ai toujours été en quête d'applaudissements. C'est une faiblesse envoûtante qui m'emporte. »

Très jeune, Yıldız préfère le Conservatoire d'État d'Ankara au lycée de filles d'Ankara. Malgré l'opposition de sa mère et ses frères, elle persistera et sera finalement acceptée au conservatoire en tant qu'interne boursière en 1944. Elle aimera le conservatoire et sera une élève particulièrement brillante.

Yıldız Kenter, c'est aussi la « Professeure Yıldız ». Cette époque a débuté au Conservatoire d'État d'Ankara où elle enseigna onze ans, avant de poursuivre au Conservatoire de la Ville d'Istanbul en 1961, puis au Conservatoire d'État d'Istanbul de 1984 à 2005. Son élève, Tilbe Saran, explique que « *la Professeure Yıldız donnait tous les cours à elle seule : son, respiration, rythme, mouvement, phonétique, diction, méthodes de jeu... Les amateurs un peu mûrs, elle les accueillait, elle en faisait des instructeurs. C'est avec sa volonté de fer qu'elle nous a peut-être appris le mieux l'amour : « Les amours aussi ont besoin de soin ». Discipline, respect du métier, passion, application ... Dans notre salle de classe délabrée, elle nous a appris que nous sommes précieux. Mais aussi que le métier est encore plus précieux que nous. Pour ce métier qu'elle adorait, elle a formé de bons apprentis, et devant ses apprentis, elle s'inclinait doucement, comme un derviche. Sa vie fut une immense épopée vouée au théâtre et à l'enseignement du théâtre* ».

Critique de cinéma, mais aussi passionné de théâtre, Atilla Dorsay a bien connu Yıldız Kenter. Celui-ci nous raconte qu'elle « *a quitté le Théâtre d'État d'Ankara où elle avait entamé sa carrière et que, avec son frère bien-aimé Müşfik Kenter, elle est venue à Istanbul où ils ont commencé à monter des spectacles sous le nom de 'Les Comédiens Kent'.* Dès leur première pièce, 'La Souris du



Désert', ils ont enthousiasmé le public. Ils ont ensuite présenté des comédies populaires, ainsi que des pièces de théâtre expérimental telles que 'La Leçon' et 'Les Chaises' d'Ionesco. Ils étaient tous deux de vrais monstres du théâtre. En 1968, elle a fait bâtir le théâtre Kenter que nous connaissons aujourd'hui, en y associant des passionnés de théâtre. C'est la belle scène d'Harbiye. Et là, qui sait combien de générations elle a assouvi de joies théâtrales. Quant aux pièces qui m'ont le plus marqué... Il y en avait une d'Arthur Miller, 'Le Prix'. J'étais resté subjugué pendant des jours et des jours, et je m'étais dit : voilà, c'est cela, le théâtre. 'La Mouette' et 'La Ceriseraie' étaient comme la réponse à la question : comment monter du Tchekhov ? Quant à la pièce 'Moi, Anatolie', elle seule a pu incarner toute l'histoire de l'Anatolie à travers une femme. Avec des pièces comme 'Anna Karénine', 'Toujours l'Amour', 'La Solution', elle a fait des miracles. La plupart du temps, elle jouait avec son frère Müşfik Kenter et aussi avec son Mari Şükran Güngör. Elle a joué ou mis en scène plus de cent pièces et, grâce à elle, nous avons pu connaître ou nous familiariser avec des auteurs étrangers et beaucoup d'écrivains turcs ».

Pour le comédien Genco Erkal, « *au théâtre il y a le comédien, le bon comédien, le grand comédien et il y a Yıldız Kenter qui a une place particulière. Une grande discipline et un grand respect pour son travail et son public, une véritable dévotion. Ces dernières années, le plus grand souci de Yıldız Kenter concernait l'avenir de son théâtre. Maintenant qu'elle n'est plus là, nous devons par tous les moyens sauvegarder son héritage. Le théâtre Kenter, ce musée vivant, devrait conserver sa place dans la vie culturelle d'Istanbul* ».

Je finirai avec la citation de Yıldız Kenter : « *Qu'est-ce que le théâtre m'a pris ? Mes années. C'est sans regret. Qu'est-ce que le théâtre m'a donné ? Le public, le public, le public... Des joies, des souffrances, des espoirs, des combats, mais surtout la paix, la paix. Il m'a donné la joie de vivre. Que puis-je demander de plus ? Suis-je heureuse ? Je ne sais pas. Maintenant, c'est l'avenir qui m'intéresse. Comment sera mon bonheur ? Je ne sais pas. Quand sera mis un point final ? Peut-être que d'autres en décideront. Et moi, je ne le saurai jamais.* »



Dr. Ceylin Özcan

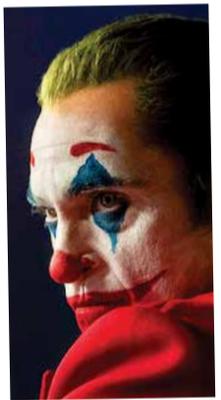
Psychologue clinicienne
Enseignante à l'Université Arel
Chercheuse associée au
CRPMS (Université Paris Diderot,
Sorbonne Paris Cité)

Joker : un antihéros tragi-comique

Qui n'a pas déjà entendu le laforisme de Charlie Chaplin : « *La vie est une tragédie en gros plan, mais une comédie en plan large* » ? Lorsque j'ai vu le film de Todd Phillips et que j'ai fait la connaissance avec le personnage de Joker, cette référence m'est apparue comme une évidence. Joker arrive à un moment historique où chacun s'interroge et met en cause le système, mais aussi les figures de ce système. Nous témoignons un chemin subjectif de souffrance derrière un « fou rire » étrangement inquiétant, absurde, incontrôlable. Un signe de folie ? Presque. Nous comprenons plus tard que c'est un symptôme, dernier rempart avant le passage à l'acte. Arthur est un clown. Il est supposé faire rire. Son costume, son maquillage, tout est fait pour que l'on ne se préoccupe pas de ses sentiments. D'ailleurs, il sourit tout le temps. Ainsi, il peut devenir l'objet d'une phobie pour certains enfants, car on ne peut pas savoir ce qu'il veut, ni qui il est derrière son masque. Un masque, qui peut paraître inhumain. Inhumain, pourquoi ? Tout simplement, car il est impossible d'être constamment heureux. Le monde n'est pas un lieu de bonheur absolu. Même un enfant le sait.

Arthur doit garder le sourire et être *happy*, comme une injonction maternelle dans un monde qui le terrorise. Arthur est un clown, mais il n'est pas heureux. De plus, il n'est pas supposé porter une arme. Surtout, il est le dernier dont la présence est désirée dans un service hospitalier pédiatrique où son rôle devrait être de faire sourire des enfants gravement malades. Arthur prétend et fait entendre que « *ça fait partie du jeu* ». Est-il sans raison ? Dans un monde sans loi, il est persécuté, attaqué et fait sans arrêt l'objet de moqueries de la part de ses semblables, de l'Autre malveillant, violent et rude. L'Autre est mis à mal, ne fonctionne plus. Arthur nous l'indique.

Il vit de l'art de faire rire, étant lui-même un sujet d'une vie de tragédies. Piégé dans une folie maternelle, il garde sa propre énigme existentielle. Qui est son père ? Où est cet homme qui l'assignera à une place digne de ce nom ? Il imagine un père qui le reconnaîtrait en tant que sujet et le rendrait heureux en lui donnant une place sur cette scène du monde où il serait applaudi, où il pourrait briller. Il sera reconnu, mais aussi aimé par ce père dans un monde de violences, d'injustices et de férociétés.





Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Brillant économiste français, Thomas Picketty, né en 1971 à Clichy, n'a pas décroché le Nobel cette année. L'auteur de *Le Capital au XXI^e siècle* (Éd. Le Seuil, 2013) vient de publier *Capital et Idéologie* aux éditions Le Seuil. Ce livre rencontrera-t-il le même succès ? Nous aurons la réponse dans quelques mois. *Le Capital au XXI^e siècle*, qui a nécessité quinze ans de recherches, s'est vendu à plus de 2,5 millions d'exemplaires dans quarante pays, y compris en Turquie. C'est dans cet ouvrage que Thomas Picketty avait avancé la thèse que, depuis l'origine, les revenus du capital progressent plus rapidement que la croissance, enrichissant inexorablement les plus riches et entraînant un creusement mécanique des inégalités.

Deux amis de l'École d'économie de Paris (EEP)¹

Thomas Picketty parle certes des inégalités, mais il essaye surtout de proposer des solutions. Une démarche qui trouve une justification criante quand on s'attarde sur les statistiques de l'OCDE. En effet, en France, les 1 % des plus riches bénéficient d'environ 10 % du revenu national. Si celui-ci est stable depuis 30 ans dans l'Hexagone, il a doublé outre-Atlantique puisqu'il est passé de 10 % à 20 % aux États-Unis. De plus, en France, la part des 1 % les mieux dotés est passée de 20 % à 25 % du patrimoine privé national. Cette augmentation reste néanmoins plus faible qu'aux États-Unis où nous constatons une augmentation de 25 % à 45 %. En Turquie, les 20 % des plus riches empoignent une part de 47,6 % alors que les 20 % des plus pauvres ne profitent que de 6,1 % du revenu national. Si l'on en revient aux statistiques de l'OCDE, le revenu brut des 10 % des



plus riches est 22 fois supérieur à celui des 10 % des plus pauvres. La pauvreté est donc une caractéristique majeure d'une grande partie de la population mondiale. Ainsi, Thomas Picketty estime que la solution se trouve dans l'impôt et la redistribution, mais surtout dans le transfert d'héritage et dans la nature de la propriété. Bien entendu, nous ne pouvons pas entrer dans le détail de la théorie avancée par Thomas Picketty dans le cadre de notre article, bien que je ne puisse que vous recommander la lecture de son ouvrage.

Esther Duflo, une amie de longue date de Thomas Picketty, lutte également contre la pauvreté. Née en 1972, à Paris, c'est cette économiste française éloquente qui a décroché le Nobel d'économie de 2019² avec son mari Abhijit Banerjee³ et Michael Kremer. Ce trio de chercheurs travaille aujourd'hui sur le terrain aux côtés de 181 professeurs à travers le monde, soit dans 58 universités, afin de trouver une approche visant à réduire la pauvreté. Notons que c'est Thomas Picketty qui a poussé Esther Duflo à adopter cette approche très expérimentale contre la pauvreté. À n'en pas douter, nous aurons d'autres Nobels d'économie issus de France.

1 Paris School of Economics.

2 Le prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel, plus communément appelé « prix Nobel ».

3 Une situation qui nous rappelle celle de Pierre et Marie Curie (1903).



Beauté

Meliha Serbes

Même si l'hiver n'est pas encore arrivé à Istanbul, le froid peut survenir n'importe quand. Que faites-vous pour protéger votre peau du froid ? Le froid n'est pas qu'un problème de santé, il peut même être bénéfique. En effet, il peut détendre le corps, augmenter l'endurance, permettre de brûler plus de calories et même réduire l'effet des facteurs externes nocifs pour la peau.

Néanmoins, nous devons faire attention aux problèmes de peau engendrés par le froid puisque celui-ci peut entraîner des gerçures et assécher notre peau.



Pour mieux comprendre les réactions de votre peau au froid, vous devez bien observer le seuil de tolérance de celle-ci. Pour la protéger, il est nécessaire d'appliquer une couche de protection phy-

Baume à lèvres



sique. Il est très important d'utiliser des émollients nourrissants, des filtres solaires, des lotions vitaminées et des produits de soin spéciaux pour les mains, le visage et les lèvres.

Je pense à une marque dont toute l'histoire commence par le baume. Burt's avait créé une formule intéressante en fabriquant un baume à lèvres en cire.

De nos jours, la gamme de produits a été élargie et divers produits cosmétiques sont désormais sur le marché. Si, comme moi, vous utilisez beaucoup de baumes à lèvres, je vous recommande de regarder les produits utilisés pour sa fabrication !

Les produits Burt's soulignent qu'il n'y a aucun test effectué sur les animaux au cours des étapes expérimentales, ce qui est d'une grande importance pour le consommateur désormais. Je pense que nous devons soutenir les marques écologiques, et je veux attirer l'attention sur ce problème. La consommation consciente n'est pas une exigence arbitraire pour le monde, mais une nécessité pour tous.

Inktober 19



Un dessin à l'encre (ink) chaque jour d'octobre, selon un thème quotidien imposé : tel est le principe d'Inktober. En bref, 31 jours... 31 thèmes... 31 dessins. Au vu de mon emploi du temps « débordant » en permanence, j'avais décidé d'ajouter quelques contraintes « réalistes » ; cinq minutes maximum par dessin, aucun croquis préalable et le tout en un trait continu... Évidemment, j'ai plus ou moins respecté ces règles et finalement, de nouvelles constantes techniques et thématiques sont apparues au fil des jours, tels des personnages récurrents qui ont tissé une trame narrative

assez claire. De même, l'utilisation répétée, en plus de l'encre noire, d'un pastel rouge vif très gras...devenu mon fil rouge...

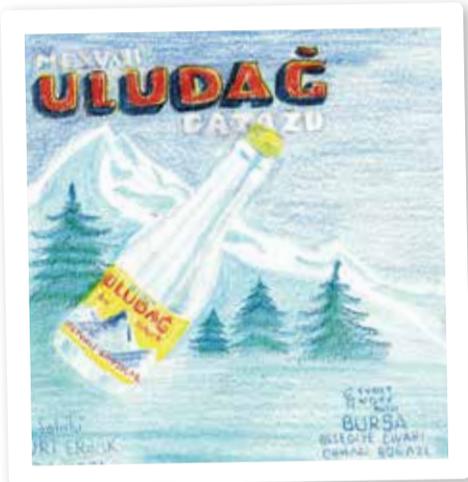
Les quatre dessins présentés illustrent les thèmes des jours : 9 « swing », 10 « motif-pattern », 14 « envahi - overgrown » et 21 « trésor-treasure ».

Vous trouverez l'histoire complète du loup crooner, de Gustave, le chasseur du roi, de la mère-grand hystérique et bien sûr du petit chaperon rouge sur le blog krikiicd.com, dans ; un post intitulé « inktober19 ». Bonne promenade... « dans le bois tant que le loup n'y est pas... »

Le centre de recherche et développement d'Uludağ

L'équipe d'Aujourd'hui la Turquie s'est rendue dans le centre de recherche et développement d'Uludağ, un lieu unique en Turquie. Situé à Yenice, un petit village de la province de Bursa, c'est le premier centre de recherche et développement dédié à cette industrie.

Dans ce centre, le travail est divisé en trois parties : analyse instrumentale, applications de recherche et développement, conception de l'emballage des bouteilles et des bouchons. Dans l'analyse instrumentale, les proportions d'additifs dans les produits finis sont régulièrement contrôlées pour vérifier leur conformité. Outre les contrôles de qualité des matières premières, la stabilité et la surveillance de substances telles que les édulcorants et les vitamines sont soumises à un contrôle strict.



Ceci permet le développement de l'emballage, d'assurer la résistance à la chaleur, de développer des arômes, mais aussi d'empêcher l'introduction de composants nocifs. En ce qui concerne les arômes, ils arrivent à l'usine sous la forme de composants chimiques. Diverses analyses sont alors effectuées en laboratoire à l'aide de technologies de pointe, permettant ainsi d'avoir des informations détaillées sur leur contenu et leurs propriétés. De la même manière, le produit final doit respecter des critères quant à la durée de conservation et la concentration en ions lourds dans l'eau. De plus, c'est ici que le contrôle des pesticides et des minéraux



est effectué. À ce sujet, les différents intervenants du processus déclarent : « *Aucun produit aléatoire n'est développé. Lors du développement du produit, il est analysé par rapport à toutes les substances contenues dans l'emballage. Nous nous assurons d'une production plus sûre grâce à l'utilisation de produits plus stables. Ainsi, nous nous assurons de développer des durées de conservation stables, mais également des produits de grande qualité.* »

« Uludağ Gazoz » a commencé à vendre ses produits en Allemagne et sur le marché français. Lors du développement d'un produit, le point de vue de chacun est pris en compte et, plus important encore, la production est réalisée conformément aux attentes du marché. Par exemple, dans les pays du Moyen-Orient, on s'attend à ce que les produits soient très parfumés, mais qu'ils aient aussi des arômes plus légers qu'en Turquie.

Quant au processus de production, il y a six lignes de produits, tandis que la gamme de produits évolue notamment selon la demande du pays à l'exportation certifiée. Le travail de Buğracan Ergüven dans le



département concerne directement le consommateur : fermeture des bouchons, ouverture facile ou difficile, emballage du produit, durabilité de l'emballage. Par ailleurs, les fuites de CO₂ dans les produits gazeux sont des questions très importantes. Elles sont constamment contrôlées. En Turquie, c'est dans le centre d'Uludağ Boissons que nous retrouvons les machines et les systèmes les plus modernes. Ainsi, le développement d'un petit nombre de produits (jusqu'à cinq ou dix prototypes), dont les boissons à la pulpe d'orange, peut être réalisé à l'aide d'appareils spécifiques, et parfois « pilotes », qui sont présents dans le centre.

En outre, grâce à l'armoire de climatisation utilisée pour la recherche, on gagne un temps considérable. Une journée en cabine équivaut à un vieillissement à la température ambiante sur trois semaines.

En R&D, des améliorations peuvent être apportées aux produits existants, que cela concerne des changements de taille ou des changements de goût. C'est aussi dans ce cadre qu'on s'assure de l'équilibre entre le goût et l'arôme, que l'on procède à la diversification des produits, que l'on effectue des études de marché tout comme des études en management ou en marketing.

L'un des produits favoris de Mehmet Erbak, le PDG d'Uludağ Premium, est l'eau minérale allégée. La teneur en CO₂ a été réduite, ce qui facilite sa consommation.

Efsane Gazoz est le produit le plus ancien d'Uludağ İçecek. Selon les dires, cette formule, qui appartient à Nuri Erbak,



n'est connue que par deux personnes. Selon les données de 2018, 39 millions d'unités ont été produites et le chiffre d'affaires total annuel était de plus de 755 millions de TL.

Nous avons également appris que le nombre de produits cosmétiques à « Uludağ İçecek » est de trois. Leurs prescriptions sont aussi très spéciales. Les essais de formulation, la recherche et le contrôle de qualité sont également effectués dans leurs centres de recherche... L'année dernière, la production de sprays, un produit né de l'idée d'utiliser de l'eau minérale pour laver la peau, a commencé.

C'est plus de trente personnes qui travaillent dans ce centre, ce à quoi il faut ajouter le personnel

d'autres départements qui participent aux études. Nous sommes en présence d'une grande famille, celle d'« Uludağ İçecek ».

* Meliha Serbes



Une école pas comme les autres

À Bursa, il existe une institution pas comme les autres. L'école maternelle

Pembe Kule est en effet dotée de moyens et de techniques d'enseignement qui diffèrent de la norme.

Suivant une pédagogie bien particulière, celle de la chercheuse italienne Maria Montessori, l'école cherche à offrir une alternative aux méthodes d'enseignement dites « classiques ».

Qu'est-ce que la méthode Montessori ? Maria Montessori (1870-1952) fut d'abord médecin puis pédagogue. Elle a voué une grande partie de sa vie à étudier les enfants de milieux sociaux et culturels très défavorisés et en difficulté d'apprentissage. Ses observations lui ont permis de développer une méthode d'enseignement atypique basée sur le développement personnel de l'enfant notamment par l'intermédiaire d'une éducation sensorielle et par l'entraînement à la perception de son propre corps.



C'est à partir de ces principes que de nombreuses écoles se sont développées dans le monde, à l'image de l'école maternelle Pembe Kule de Bursa.

Une école aux méthodes uniques

Fondée en 2013, l'École Maternelle Pembe Kule est une école indépendante qui offre des services d'éducation préscolaire. La pédagogie place l'enfant au centre, en lui permettant de se développer de manière individuelle à la différence des méthodes d'éducation traditionnelles. Par exemple, les enfants ne doivent pas agir avec la logique du système de classe qui voudrait

qu'il y ait un maître ou une maîtresse assis derrière un bureau et faisant cours à une classe entière d'élèves également assis derrière leur pupitre. À Pembe Kule, les enfants se déplacent librement et travaillent avec le matériel pédagogique de leur choix aussi longtemps qu'ils le souhaitent et de manière indépendante.

Afin de favoriser l'éveil des enfants, l'école a mis en place un potager au fond de la cour où les enfants peuvent cueillir leurs propres légumes. Le but est également de maintenir les élèves le plus possible au contact de la nature dans le but de développer leur curiosité et la conscience du monde qui les entoure.



L'École Maternelle Pembe Kule a obtenu le certificat « drapeau blanc », pour former des générations en bonne santé, protéger la santé physique et mentale des enfants, améliorer leur qualité de vie et les former sur l'hygiène.

Il n'existe pas de méthode d'enseignement universelle ; mais certaines sont mieux adaptées à certains enfants. Pour ceux dont les méthodes d'enseignements classiques sont un obstacle, l'école Pembe Kule, ainsi que la plupart des écoles du réseau Montessori, peuvent constituer une alternative pertinente.

* Victor Mottin





Derya Adigüzel

La vie urbaine pousse les gens à faire des choix. En faisant des concessions, nous

pouvons faire d'importants gains. Par exemple, des choix devraient être faits entre la liberté individuelle et les intérêts de la communauté ou les liens sociaux et la méconnaissance. Dans son dernier essai, Jared Diamond, professeur de géographie et lauréat d'un prix Pulitzer, aborde différemment la vie des communautés urbaines, comme vous pouvez le voir ci-dessous.

Pour comprendre la question de la liberté, considérons Singapour, l'un des pays les plus densément peuplés du monde. Quelque six millions de Singapouriens vivent sur 720 kilomètres carrés. Cette ville, l'un des principaux ports les plus fréquentés du monde, faisait partie de la Malaisie jusqu'à son indépendance en 1965. Aujourd'hui, Singapour n'a toujours pas le choix de faire des erreurs.

Par conséquent, le gouvernement doit s'assurer que ses habitants ne nuisent pas à la communauté. Des capteurs intelligents mesurent le flux de circulation dans les rues, la circulation des voitures, la lumière émise par les bâtiments. Certains pourraient penser aux événements que George Orwell a mentionnés dans son travail de 1984, mais les citoyens de Singapour appellent cela un « accord » avec leurs dirigeants : en échange d'une réduction de leurs libertés individuelles, ils obtiennent une qualité de vie comparable à celle des pays développés.

Par ailleurs, la situation n'est pas si différente dans les villes allemandes densément peuplées. Les autorités locales imposent par exemple des règles sur le type de tuiles pouvant être utilisées ou sur la manière de tailler les arbres des propriétés privées. De telles règles permettent aux Allemands de bénéficier

La vie urbaine, un sacrifice ?

d'une belle architecture, ou encore de villes vertes.

Un autre problème de la vie urbaine peut être le choix entre des liens sociaux et ne pas être reconnu par quiconque. Par exemple, le mode de vie traditionnel en Nouvelle-Guinée est similaire à celui des sociétés occidentales de la période pré-urbaine. Les habitants de Nouvelle-Guinée passent leur vie là où ils sont nés, entourés d'amis et recevant un soutien social.

Cela peut être considéré comme un très bon mode de vie pour la plupart des citoyens, mais il serait plus sain de l'aborder sous différents angles. La plupart de ceux qui vivent dans des villages ou des villes disent qu'ils se sentent beaucoup mieux lorsqu'ils déménagent dans de grandes villes. Par exemple, ils estiment que c'est plus agréable de



vivre dans des cafés urbains sans être reconnu par quiconque, quitte à faire des concessions sur leurs libertés individuelles, plutôt que d'être connu de tous dans les petites villes ou villages. Pour les citoyens, le seul moyen de survivre à la vie urbaine est de faire de plus en plus de concessions. Cependant, il y a des villes qui vivent dans la sécurité, la prospérité et la santé.



Ali Türek

Aujourd'hui, c'est le 20 novembre 2019 et la Convention internationale des droits de l'enfant a 30 ans.

Trente années se sont écoulées depuis que l'Assemblée générale des Nations Unies a adopté ce traité international, la fameuse CIDE, à New York.

Droit à la participation, à l'éducation, droit d'être protégé contre toute forme de discrimination ou de violence... La liste est longue, mais fondamentale. Elle est sans ambiguïté : les enfants ont des droits !

Pourtant, trente ans après, le constat reste sévère partout dans le monde. Trente ans plus tard, jour pour jour, les droits des enfants ne sont toujours pas pleinement respectés, partout dans le monde, en France ou en Turquie, deux pays qui ont pourtant signé et ratifié ce texte contraignant.

S'agissant de l'écart entre la proclamation, l'exercice et le respect de ces droits, les frontières savent parfaitement disparaître. Les impunités dans les violences faites aux enfants, les différentes formes de discrimination et de violence subies ne connaissent pas de frontières. À des degrés divers, le monde devient la scène de ce problème majeur.

Le tableau mondial est consternant et montre une réalité sociale complexe et alarmante. Le travail illégal des mineurs, le haut taux de probabilité de subir des violences à caractère sexuel pour les enfants en situation de handicap, le problème d'accès aux soins, les atteintes en ligne que peuvent subir les jeunes, la rupture d'assiduité à l'école, la crainte des violences...

Si ce tableau reste alarmant, l'autre aspect de ces violences n'en constitue pas moins un problème : seul un très faible pourcentage des personnes fait une démarche dans une situation d'atteinte aux droits de l'enfant. À cela s'ajoute le manque de connaissances, par une grande partie des enfants, de leurs droits, pourtant juridiquement reconnus et protégés.

Silence, on t'écoute !

Ce 20 novembre, le Défenseur des droits, qui est également protecteur des droits de l'enfant en France, et l'UNESCO organisaient une conférence « inversée » à Paris pour donner la parole aux enfants, à 400 jeunes, afin qu'ils interpellent, sans intermédiaire, des responsables politiques, des acteurs associatifs et des experts sur leurs droits !



« Prendre en compte la parole de l'enfant ». Ainsi a déclaré Jacques Toubon, Défenseur des droits, lors de l'ouverture de la journée, rappelant l'enjeu essentiel du respect des droits des enfants. Le respect de l'opinion des principaux concernés... Il avait, auparavant, parfaitement souligné un autre lien : « Ne pas reconnaître les droits est déjà une violence et il ne faut jamais oublier que dans la violence il y a la négation de la dignité des personnes ».

Le respect inconditionnel de la dignité humaine est le fondement même d'une société démocratique et appelle, pour cela, la responsabilité de l'ensemble des sphères de la société. La connaissance et l'exercice plein des droits sous des mécanismes effectifs de protection en sont les conditions sine qua non.

Pour que des droits sur papier trouvent du sens... Pour que les sociétés ne voient plus les droits de ses enfants ignorés, remis en cause ou violés...

À nous de garder le silence et d'agir !



Suphi Baykam

En écrivant cette liste, j'avais plusieurs doutes, car je ne voulais pas commettre d'erreurs. J'ai donc également consulté différentes personnes. Je suis certain que plusieurs d'entre vous ne seront pas d'accord avec ce classement puisqu'il est très difficile de choisir les 10 meilleurs footballeurs dans l'histoire du football français.

10) Franck Ribéry

Il est l'un des meilleurs ailiers gauches de l'histoire du Bayern Munich et des Bleus. Sa performance avec le Bayern fut phénoménale. Son palmarès sera difficile à égaler. En 2013, il a été couronné du titre du meilleur joueur européen par l'UEFA, mais il s'est aussi vu décerner le titre de meilleur joueur en Allemagne trois fois, il a obtenu neuf

Les dix meilleurs footballeurs français de notre siècle

titres de Bundesliga et la coupe des champions en 2013. Ribéry faisait aussi partie de l'équipe de Galatasaray avant de rejoindre le Bayern Munich. À Galatasaray, il avait fait déjà une grande impression.

9) Fabien Barthez

Il n'était pas le plus régulier, mais Barthez en tant que gardien est inoubliable. On se rappelle tous des matchs où Barthez était infranchissable même pour de féroces attaquants. L'une de ses meilleures performances fut sans aucun doute son jeu lors de la finale de la Coupe des champions de 1993 opposant Marseille et l'AC Milan. En plus de ses deux titres avec Monaco et son titre en Premier League avec Manchester United, Barthez a aussi joué un grand rôle dans l'équipe tricolore de 1998 à 2000, équipe

qui a alors remporté la Coupe du monde et l'Euro 2000.

8) Lilian Thuram

Lilian Thuram est sûrement le meilleur défenseur latéral français de l'histoire de ce sport. Son point fort n'était pas son apport offensif, mais plutôt son sens de l'anticipation, sa puissance et ses qualités défensives. Il a remporté de nombreuses victoires notamment : un championnat de France avec Monaco, une coupe UEFA et une coupe d'Italie avec Parme. Il a ensuite signé avec la Juventus, équipe avec laquelle il a remporté à deux reprises le championnat et surtout la Ligue des Champions. Thuram détient le record du nombre de sélections en équipe de France avec un total de 142 apparitions. En plus de la Coupe du monde de 1998, il a fait également

partie de l'équipe qui a remporté l'Euro en 2000.

7) Larbi Benbarek, « la Perle noire »

Larbi Benbarek, surnommé « la Perle noire », est le joueur ayant eu la plus longue carrière en équipe de France - 16 années ! C'est à l'Atlético de Madrid qu'il a brillé le plus. Avec ce club, il a remporté deux titres de champion d'Espagne et a marqué 63 buts en cinq saisons. Ayant bénéficié d'une grande renommée dans les années 1940 et 1950, on ne se souvient que peu aujourd'hui de Larbi Benbarek. Il était pourtant considéré comme l'un des meilleurs joueurs du monde à son époque. Pelé disait : « Si je suis de roi du football, alors Benbarek en est le Dieu ».



Daniel Latif

« Un monstre t'attend », me répond Étienne lorsque je lui annonce mon approche de la gare de Lyon. Pris dans une torpeur, je me souvenais de cette Porsche GT3 RS et j'essayais d'imaginer à quoi pouvait ressembler le *deus ex machina* qui pouvait m'attendre. Perdu dans mes pensées, je tombais nez à nez avec une créature aux allures chimériques. Une gueule béante aussi inquiétante que la figure de Nemesis dans *Resident Evil*. Une silhouette élancée qui fait ressurgir des réminiscences de créatures chimériques où s'entremêlent un félin qui se tapit, prêt à l'attaque, et des lignes agressives qui lui forgent un corps de requin-tigre, le tout sculpté à la façon d'une *batmobile*.

« Ne fais pas semblant de ne pas me voir », soupire Étienne. Non pas que je ne reconnaisse plus personne quand je vois une Aston, mais difficile de ne pas être perturbé devant tant d'ostentation. En effet, cette divinité anglaise se prénomme DBS et porte la mention « ASTON MARTIN », c'est écrit ainsi sur son coffre.

Comme d'habitude, l'ouverture de la porte se fait en poussant délicatement la targette, pour ensuite la tirer vers soi.



Le rituel de l'Aston Martin



Entrer dans cette Aston Martin DBS c'est plus qu'un rituel, c'est une gestuelle synchronisée que seuls quelques connaisseurs maîtrisent : on pivote sur ses pieds afin d'y poser le séant en premier, puis l'on ramène les jambes naturellement, sans oublier bien évidemment le léger sourire et surtout, en dépit de l'assise ultra basse et la première chute quelque peu acrobatique, de garder l'allure flegmatique. Car, il ne faut pas l'oublier — ce n'est pas une surprise — en si bonne compagnie, on vous observe ! Démarrage canon et accélération catapulte, la simple balade se transforme en ballade avec un orchestre cylindrique en V12 de 725 chevaux. Un moteur 5,2l twin turbo qui vous mènera inévitablement à la prochaine station essence. Mais, à ce prix-là, il faut mieux oublier, car quand on aime, on ne compte pas. Le franchissement des dos d'âne se fait en deux temps, d'abord les roues avant qui abordent le ralentisseur en biais puis l'on redresse aussitôt pour ramener l'arrière-train. Un déhanché envoûtant qui a le don de ne pas laisser indifférents les passants, y compris les plus grands danseurs de l'Opéra Garnier.

Alors comme à l'habitude, nous mettons le cap sur l'obélisque qui règne en bas des Champs-Élysées où différents siècles de notre Histoire se font écho. Au cœur de cette place de la Concorde, où règne le chaos du trafic et l'omniprésence des travaux, nous remarquons ces petits détails, sous le capot, qui rendent cette dame anglaise des plus raffinées comme ce bouchon d'huile couleur or ou cette plaque sur le moteur où est gravé le nom de l'ingénieur Paul O'Brien qui vient par sa signature attester la qualité du « fait à la main en Angleterre ».

Mathilde est venue de Bourgogne pour les vacances et pour l'instant, la seule attraction qui captive son attention ce sont ces étriers de frein rouge siglés Aston Martin. « Ah ! Ce n'est pas très classe », me lance cette étudiante en mode qui me voit peiner à sortir de la DBS Superleggera. Je l'invite donc à prendre place à bord et tente une sortie plus charismatique. En vain, l'étudiante avoue être « déstabilisée » dans cet univers sulfureux, foisonnant de « boutons et commandes », où l'on est « assis plus bas que la porte ».



Emma et Louise sont Alsaciennes et ont subitement délaissé leurs trottinettes pour venir approcher ce cabriolet grisant. « Félin ou requin ? », à la question philosophique où je ne parvenais pas à m'accorder avec Étienne, elles ont tranché, ça sera « la tête d'un félin et le corps



d'un requin ». Ne perdant pas le nord, les demoiselles s'installent à bord de la majestueuse et appaissent aussitôt leur téléphone via Bluetooth pour se laisser bercer le temps d'un coup de cœur musical dans une parenthèse impromptue au son de *Grace Vanderwaal - Ur so beautiful*.

Les deux places étant loin de se libérer, j'essaie tant bien que mal de m'installer à l'arrière dans un recoin avec des sièges trompe-l'oeil parfaits pour les enfants ou punir un ami...

La pluie s'invite soudainement. Or, nous sommes toujours en train de disserter sur la forme du museau dessinée par les nervures sur le capot en contraste avec ces branchies latérales et l'aileron arrière qui parachèveront la représentation d'un requin tigre. Et les demoiselles recapotent incognito pour une immersion totale avec les enceintes Bang & Olufsen.

Il est l'heure de repartir, mais nos belles amies ne sont pas du même avis. « C'est difficile d'en sortir », se lamentent les demoiselles, nous faisant les yeux doux. Emma et Louise seraient-elles sujettes à une soudaine flemme aux allures de mauvaise volonté ou auraient-elles donc peur d'effectuer cette contorsion théâtrale afin de s'extirper du cabriolet ? Probablement les deux... C'est sûrement ça le rite de l'Aston Martin !

* Photo : Étienne Rovillé

La Belle au bois dormant sur la scène de l'opéra Süreyya



L'opéra et ballet d'Etat d'Istanbul présente La belle au bois dormant d'après la chorégraphie de Marius Petipa et mis en scène par Ayşem Sunal Savaskurt.

Deuxième Festival international d'orgue Opus Amadeus d'Istanbul

Comme l'année dernière, il y aura trois concerts cette année. Tous les concerts du festival sont différents et offrent des programmes très attrayants pour les mélomanes. Néanmoins, il y aura une surprise lors du récital de l'artiste Jonas Hellesoe, qui se déroulera le 26

novembre. Au cours de son programme qui va de la musique baroque au romantique, il improvisera une célèbre chanson populaire turque. Le 4 décembre, Emmanuel Arakelian nous interprétera la célèbre « Zadok The Priest » de Haendel qui, à n'en pas douter, enthousiasmera le public.

Et enfin, le 10 décembre, Emanuele Card va nous couper le souffle avec la première pièce de la cantate de Bach BWV 29.

Les plus grands organistes de France, du Danemark et d'Italie participent au festival cette année. Quant aux concerts, ils auront lieu à l'église Saint-Esprit de Harbiye qui dispose d'une acoustique extraordinaire.

Vous pouvez accéder au programme détaillé des concerts du festival sur

www.opusamadeus.com

* Propos recueillis par Mireille Sadège



« IONESCO-SUITE » au théâtre Dasdas à Istanbul

Dans le cadre du festival IKSU qui se déroulait du 13 novembre au 1er décembre et avait pour thème « Regarder la vie à l'envers », nous avons découvert la dernière création de la compagnie du Théâtre de la Ville, dirigée par Emmanuel Demarcy-Mota. Une dispute à table, des conversations croisées où personne ne s'écoute, quoi de plus naturel à un repas de famille ou à une fête de bureau ! Avec « Ionesco-Suite », on nous invite à table pour déguster un repas copieux, riche, gai, tragique, qui rend hommage au théâtre de l'absurde et laisse ouvertes toutes les questions qu'il nous pose.

Valère Novarina disait : « [...] je veux voir chaque corps me montrer la maladie singulière qui va l'emporter ». Dans cette mise en scène d'Emmanuel Demarcy-Mota, on voit cette maladie se répandre dans les corps et dans les relations entre les personnages. Comme une indigestion après un (trop) bon repas. En entrant dans le théâtre, on s'attend à être très sollicité, et en effet c'est le cas. Le dispositif trifornal, à la différence du plus traditionnel bifornal, encadre le plateau par trois blocs de gradins, dont les premiers rangs sont carrément au plus près des acteurs, sur la scène. Au centre, une grande table recouverte d'une nappe blanche, quelques chaises et des costumes épars attendent patiemment — comme nous — de savoir à quelle sauce ils seront mangés. Les premiers spectateurs, frileux ou prudents c'est selon, gagnent bien vite les hauts gradins... Je fais de même, courageuse, mais pas téméraire !

Nous sommes très vite projetés dans un univers menaçant, pesant, typique des pièces d'Ionesco qu'on qualifie parfois de tragi-comédies, souligné par une musique sombre et répétitive. Grimés, tor-dus, vieilliss, cachés sous leurs costumes et écrasés par le poids de leur vie et de leur passé, les acteurs ont le teint poudré, maquillés à outrance comme pour nous inviter à contempler le masque des comédies sociales. Puis la farce grotesque, qui nous présente la famille comme une comédie absurde et triste, disparaît, après

la genèse et les expériences initiatiques du jeune homme.

À mesure que les bougies installées sur un chandelier s'éteignent, la lumière s'allume de derrière l'écran et les masques tombent. La suite, c'est la vie qui avance, la comédie qui continue dans les moments clés que peuvent représenter un mariage ou un anniversaire. Une deuxième partie s'ouvre avec un humour décapant : gags, tartes à la crème et comique de situation à l'appui. On voit s'épanouir comme dans une œuvre musicale un grand mouvement de variations sur les rancœurs et les désillusions, sur fond de disputes pour des brouilleries (« si je ne t'avais pas connue, j'aurais été poète ! » ; « le limaçon et la tortue, ce n'est pas la même bête »). On voit des couples se déchirer ou se retrouver, mais ce qu'on observe surtout ce sont des acteurs fantastiques qui excellent dans le rôle de l'entarté aussi bien que dans l'expression sincère de leur solitude existentielle. En effet, cette création est née d'un travail d'improvisations dans lequel les acteurs, qui travaillent pour la plupart depuis très longtemps avec Emmanuel Demarcy-Mota, avaient pleine liberté pour exprimer leurs ressentis personnels à la lecture des textes de Ionesco. Ils se sont vraiment amusés à jouer les rôles qui leur plaisaient sans contrainte d'âge, de sexe, de vraisemblance.

J'avais quant à moi des doutes sur la pertinence d'un montage des textes d'Iones-

co. On retrouve en effet les thèmes, les actions et les répliques extraits de cinq de ses pièces à savoir *La leçon*, *Jacques ou la Soumission*, *Délire à deux*, *Exercices de conversation et de diction française* et *La Cantatrice Chauve*. Cependant, ce florilège de scènes jouées avec justesse, sincérité et fragilité, nous enthousiasme et nous convainc. On sent simplement que ce travail est une étape et que la production que l'on a vue sera amenée à évoluer encore.

Le public adore, il vit, il rit, il est ému. On ne cherche pas le sens, on ne le cherche plus, on est absorbé par les tensions, les passions et les remords. La pièce nous fait tour à tour vivre pleinement notre angoisse d'être Homme face au monde et rire par les ressorts bien huilés d'un comique de geste parfaitement réussi... Mention spéciale à la comédienne Sandra Faure pour avoir appris quelques mots en turc et nous avoir épatés avec son jeu clownesque désopilant !

Cependant, nous sommes étonnés de voir qu'elle nous fait rire, étonnés d'être hilares devant une pauvre femme qui se plie aux désirs des uns et des autres pour aller ouvrir la porte sans cesse à un hypothétique invité.

Vers la fin, le ton est de plus en plus sombre, on se sent à l'étroit dans son siège et le malaise créé dans la salle est vraiment perturbant. Nous sommes amusés et attristés en même temps. Ce qui m'a touché ce sont ces moments si



humains, si réels en somme. La pièce met en valeur ces aspects sombres et inquiétants de la vie : la solitude, la violence dans la sphère privée et à l'extérieur, le mystère de l'incommunicabilité. Finalement, ces comédiens jouent à être des Homo sapiens sapiens, une humanité malade de se demander pourquoi elle existe. En tous cas, ce soir, les rires se mêlent à la peur et nous prennent au corps et au cœur. Les grandes platitudes pseudo-métaphysiques de la dernière scène n'en résonnent que davantage.

Ce soir, nous aurons vu un très beau morceau de théâtre. On demande du dessert, une suite à la Suite !

« Ionesco-Suite »

THÉÂTRE DE LA VILLE, PARIS

A partir des textes d'Eugène Ionesco

Metteur en scène : Emmanuel Demarcy-Mota

Avec : Charles-Roger Bour, Céline Carrière, Jauris Casanova, Sandra Faure, Stéphane Krähenbühl, Walter N'Guyen, Gérald Maillet

* Hélène Koroğlu

Cappadoce : À l'ombre des montgolfières

« Montgolfière ». Presque instinctivement, le mot surgit dans les esprits par la simple évocation de la région anatolienne. Le succès de ce qui constitue aujourd'hui un business lucratif inépuisable ne commença véritablement qu'à partir de 2005, mais a suffi à reconstruire l'imaginaire sur la région. Une date se plaçant pourtant bien après la classification de la région au patrimoine mondial de l'UNESCO en 1985 pour, entre autre, son « **paysage saisissant modelé par l'érosion** ».

Ce reportage photo ne s'attachera pas à expliquer l'impensable patrimoine historique de cette terre qui a vu Hittites, Phrygiens, Perses, Romains, premiers chrétiens et biens d'autres peuples la fouler. Mais bien à montrer dans la limite du possible la richesse infinie des paysages naturels qu'elle recèle.

Le fructueux business des airballoons

Après Istanbul, la Cappadoce est la deuxième région la plus visitée de Turquie. Sur les millions de visiteurs que reçoit la région par an, plus de 500 000 touristes s'offrent le luxe de cette expérience dans la vallée de Göreme. Avec des prix entre 150€ et 200€ le vol, l'activité lucrative apporte près de 90 millions d'euros chaque année à l'économie turque.

Inventés en 1783 par les frères Montgol-



fier, les impressionnants appareils ne sont pourtant importés en Cappadoce qu'à partir de 1990. Un cadeau peut-être empoisonné où bien des touristes en viennent à résumer leurs voyages à cette attraction. Un choix frustrant qui peut se comprendre aussi par des impératifs de temps et d'argent, tant la région s'avère vaste et nécessite la location d'une voiture.

Une diversité de paysages

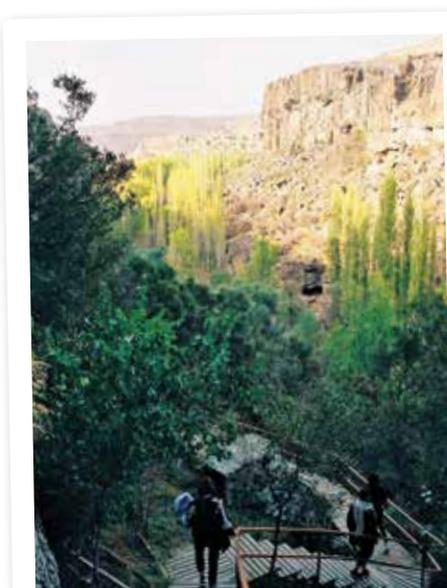
Plaines et vallées, montagnes et collines, canyons et étendues désertiques, lacs et même lac géant de sel (le Tuz Gölü) : le mot « diversité » gagne légitimement sa place ici. Vallées et réserves naturelles subsistent à foisons dans la région et sont souvent peu foulées par les touristes. Les vallées de Göreme, de Devrent et d'Ilhara en sont les plus connues et

touristiques, car composées de villages troglodytes, des premiers monastères et églises chrétiennes, mais aussi des très distinguables cheminées de fées, grandes colonnes naturelles de roches taillées par le vent et le temps.

Des parcs nationaux d'envergures

De nombreuses possibilités de parcs nationaux s'offrent aux visiteurs dans la région : Bozdağ Milli Parkı, Topaşir Milli Parkı ou encore Aladağlar Milli Parkı au pied du Demirkazık et ses cascades.

Le Sultansazlığı Milli Parkı est l'un des plus marquants, tant il ressemble à s'y tromper à la Camargue Française.



Leurs faunes et flores respectives s'y rejoignent : des étendues de roseaux jusqu'à l'air frais si particulier que l'on doit aux nombreux étangs en passant par la présence des chevaux, la similarité est déroutante. Au loin, le volcan Erciyes est distinguable derrière une fine couche de brume offrant un paysage aussi cliché qu'idyllique. Pourtant, le parc anatolien est bien loin de recevoir autant de visiteurs par an que la célèbre région française. On y croise que des locaux, sûrement venus accomplir leur pèlerinage d'air pur.

Sultansazlığı Milli Parkı :

Ainsi cette vaste terre semi-aride du Centre de l'Anatolie possède mille et un autres trésors, loin de se résumer aux spectacles, certes magiques, des montgolfières au levé du soleil. Il ne s'agit pas de déconseiller l'expérience de celles-ci, d'autant plus quand on prend conscience en parlant aux locaux des belles conséquences que cette activité économique a pu leur apporter à travers le tourisme. Il s'agit simplement de rappeler la véritable nature de la Cappadoce, loin de l'activité humaine. Un visage libre et sauvage aux mille facettes. Une région donc à l'ombre du besoin mais, peut-être au final, à l'ombre des vrais regards.

* Anastasia Polak

Istanbul : Une exposition sur la route de la soie au lycée Saint-Benoît

Le lycée français Saint-Benoît, à Istanbul, inaugurerait le 12 novembre une exposition intitulée « La Route de la Soie, Des millénaires d'influences ». L'occasion de déconstruire les mythes qui entourent celle-ci et de préciser une expression à l'heure où de nouvelles routes de la soie voient le jour sous l'impulsion du gouvernement chinois.

L'exposition a été précédée par une conférence introductive de Sébastien de Courtois, directeur de l'Institut français à Ankara et spécialiste du sujet portant sur les chrétiens d'Orient. La carrière impressionnante de M. de Courtois l'a amené à emprunter de nombreuses voies comme celles d'écrivain, de journaliste ou encore de producteur d'émission radio sur France Culture. Ses pérégrinations l'ont amené en 2005 à effectuer un voyage de six mois entre Istanbul et Pékin sur la trace des Nestoriens, retraçant à sa manière l'un des parcours de la route de la soie.

Pour résumer brièvement cette conférence, les Nestoriens représentent une branche du christianisme qui a fait sécession avec les Églises catholique

et orthodoxe au V^e siècle apr. J.-C.. D'abord perçue comme une secte, cette pensée se développe en Orient et même en Extrême-Orient au fil des siècles. On retrouve notamment une présence nestorienne en Chine où une stèle décrit l'arrivée de moines chrétiens en 635 apr. J.-C.. De tels artefacts ont également été découverts dans d'autres pays d'Asie



centrale. Les Nestoriens sèment ainsi leur croyance par l'entremise des routes de la soie, ce qui illustre le fait que ces dernières n'étaient pas seulement des itinéraires commerciaux, mais également des voies de circulation d'idées et de croyances. Les caravansérails, lieux fortifiés qui permettaient aux voyageurs de s'abriter et de se restaurer durant leur périple, devenaient ainsi des lieux de discussions et d'échanges remarquables. À travers cet exposé, qui dura environ 45 minutes, Sébastien de Courtois a illustré l'une des fonctionnalités de la route de la soie, ou plutôt des routes de la soie, qui est celle de faire voyager les idées et les cultures, permettant à ces dernières de se confronter, de se mélanger et de s'enrichir.



Cette conférence a permis d'introduire et d'ouvrir l'exposition sur le vaste sujet que sont les routes de la soie que nous vous invitons à découvrir au sein de la galerie du lycée Saint-Benoît à Istanbul. Ce thème est à la fois chargé d'Histoire et contemporain dans la mesure où, en 2013, la Chine a lancé le projet des « nouvelles routes de la soie » reliant l'Extrême-Orient à l'Europe occidentale en passant par l'Asie centrale et la Turquie. L'exposition sera ouverte au public jusqu'au 13 décembre du lundi au samedi de 15 h 30 à 18 h.

* Victor Mottin

Lancement de la 9^e session du Modèle Francophone International des Nations Unies en Eurasie

Le 8 novembre avait lieu le lancement de la neuvième session du Modèle Francophone International des Nations Unies en Eurasie (MFINUE).

Qu'est-ce que le MFINUE ?

Le modèle des Nations Unies (MUN) est une simulation de l'ONU où les élèves prennent le rôle de diplomates. Le MFINUE est la version francophone de cette simulation.

Organisée par le lycée Saint-Joseph d'Istanbul depuis neuf ans, cette conférence a pour but de développer la francophonie et favorise l'échange entre les cultures. Cette année, la conférence accueille des lycéens venus du monde entier à commencer par la Turquie, la France, le Liban, la Belgique ou encore le Maroc.

MFINUE 2019 : la déshumanisation

Cette année, la conférence a pour thème la déshumanisation, sujet très actuel et source de questionnements. En effet, comment ne pas s'alarmer de l'absence d'humanité chez les Hommes eux-mêmes lorsque les chiffres des migrants morts en mer, des femmes tuées par leurs conjoints ou du nombre d'espèces déjà condamnées à la disparition ne provoquent au mieux qu'un soulèvement de sourcil, voire une indifférence totale ? Presque tous les secteurs de la vie semblent gangrenés par ce mal invisible, à l'image du monde du travail où tout est calculé, chronométré et surveillé.

Lors de la cérémonie d'ouverture, la jeune présidente de l'assemblée générale, Deniz Oran, a constaté la réduction de l'être humain au simple statut de « données chiffrées » et a tenu à rappeler qu'au-delà de ces chiffres « il y a ceux qui subissent une déshumanisation rampante ».

Son intervention fut précédée par celle du directeur du lycée, monsieur Paul Georges, qui a voulu apporter une note plus optimiste en s'arrêtant sur le cas de la jeune militante Greta Thunberg ou sur les mouvements orchestrés par la jeunesse notamment à Hong Kong. En rassemblant des jeunes issus du monde entier, cette session de trois jours a pour objectif — hormis le soutien à la francophonie — de favoriser les ren-



contres et les échanges entre les cultures. Elle est, selon les mots de Paul Georges, une « opportunité pour ouvrir son regard ».

Initier à la diplomatie

Cette conférence est, pour certains de ces lycéens, un premier pas dans le monde de la diplomatie. En posant les bases de la négociation à travers des simulations de débats sur des sujets complexes tels que le désarmement, la protection des droits de la personne ou l'amélioration des conditions sanitaires dans le monde, le MFINUE entreprend un travail de formation et de sensibilisation de la jeunesse.

* Victor Mottin

Ahmet Altunbaş : « Traduire un livre est une chose, traduire un livre d'histoire en est une autre »

C'est dans un petit restaurant de Kadıköy que nous rencontrons Ahmet Deniz Altunbaş, venu nous présenter sa dernière publication sur la conquête de Jérusalem par Saladin.

Traducteur et écrivain, Ahmet s'est spécialisé dans l'étude des croisades, en particulier depuis 2001 et l'évocation de ces dernières par le président Bush pour justifier l'offensive à venir des Américains en Afghanistan et en Irak.

Cet emploi, que l'on pourrait qualifier d'inapproprié, en dit beaucoup sur les tensions qui continuent de miner les civilisations. Pourquoi employer un terme renvoyant à la guerre sainte entre chrétiens et musulmans à l'aube du XXI^e siècle alors même que la plupart des historiens s'accordent pour dire que les croisades se sont terminées en 1291 avec la chute de Saint-Jean d'Acre ? Pour Ahmet, s'intéresser aux croisades c'est en quelque sorte se questionner sur les divisions d'aujourd'hui entre Orient et Occident, entre chrétiens et musulmans. C'est d'ailleurs sur cela que portent ses précédents ouvrages.

En effet, il s'est penché sur le sujet en traduisant les sources occidentales sur les croisades et les voyages en Orient, notamment celles de Ricoldo de Monte Croce, prêtre et missionnaire dominicain. Ce dernier a parcouru tout l'Orient et fut l'auteur d'une traduction du Coran en latin. Nous avons également profité de la présence d'Ahmet Altunbaş pour lui poser des questions sur son travail d'écrivain et de traducteur. Avec l'humilité qui le caractérise, il nous a décrit sa routine de travail, qui est loin d'être de tout repos. Emportant son ordinateur avec lui

constamment afin de profiter de chaque petit moment disponible pour se mettre à l'ouvrage, l'auteur nous a même confié son besoin de s'échapper un instant de ce métier si stressant grâce à sa passion : l'équitation. Diplômé de l'Université de Marmara en sciences politiques et administratives, Ahmet nous a également livré son point de vue sur certaines situations actuelles, en particulier sur les divisions

entre religions et cultures en Occident et en Orient, au regard de son travail sur les croisades. « Nous vivons dans une période très intéressante où un changement de paradigme est en cours. [...] Nationalisme, racisme, xénophobie sont des tendances dominantes en Orient comme en Occident », nous explique-t-il. Illustrant ses propos avec les attentats de Christchurch de mars dernier en Nouvelle-Zé-

lande, l'écrivain a mis en lumière les crispations identitaires et les radicalisations des peuples, qu'elles soient nationales ou religieuses. C'est pour cela qu'étudier les croisades au XXI^e siècle ce n'est pas forcément se tourner vers le passé, mais, au contraire, chercher à comprendre le présent, ce qui oppose et, plus encore, ce qui réunit l'Orient et l'Occident. C'est sur ces mots que Ahmet Altunbaş nous a quittés, préférant s'attarder sur les coopérations entre chrétiens et musulmans ou encore sur l'ouverture d'esprit de Saladin envers la chrétienté, montrant alors les interactions possibles et souhaitables entre les religions et les cultures.



Le français: une langue en perpétuelle évolution



Dans le cadre de son partenariat avec l'Université de Galatasaray, le lycée Notre-Dame de Sion d'Istanbul a accueilli le 8 novembre 2019 deux conférences dans le cadre des rencontres annuelles des chaires Senghor de la Francophonie ayant lieu pour la première fois en Turquie à l'Université de Galatasaray, et auxquelles ont été conviées les élèves du lycée. Réunissant des intervenants du monde entier cette conférence avait pour titre "Variétés, richesse et diversité du français ou la démonstration par l'exemple : les cas des variations lexicales du français".

Deux ateliers-conférences ont ainsi été proposés aux lycéens Notre-Dame de Sion et Sainte-Pulchérie. Ces sessions ont été animées par Amélie Hien, Henry Tourneux, directeur de recherche émérite au CNRS, le Professeur Jacques Silué Sassongo, enseignant chercheur à l'université de Cocody, le Professeur Françoise Lelièvre, Chargée de la Francophonie à l'université Galatasaray, le Docteur Pascal Some de l'UFR EILA Paris Diderot et le Professeur Jean Philippe Zouogbo, enseignant chercheur et Maître de conférence à Paris Diderot-Sorbonne. Ces rencontres ont permis de questionner la francophonie dans le monde, d'en définir les contours et les spécificités et, plus globalement, de se pencher sur la langue comme entité en mouvement perpétuel.

Françoise Lelièvre, chargée de la francophonie à l'Université de Galatasaray déclarait à propos de ce colloque qu'il visait à "interroger les questions liées à la francophonie ou plutôt aux francophonies en lien avec la question du plurilinguisme. La thématique du colloque était la linguistique du développement portée par le réseau Poclande. L'idée est que les langues peuvent et doivent aussi être envisagées comme pouvant participer du développement des populations."

Le réseau international POCLANDE, dont la plupart des intervenants de ce colloque faisaient partie, est composé d'une équipe de chercheurs, d'experts et de praticiens du monde entier, qui partagent leurs réflexions sur les questions de développement en organisant des conférences, des actions sur le terrain ou en publiant des travaux différents sujets liés à la problématique du développement.

Une francophonie plurielle

Le français est une langue parlée bien au-delà des frontières de l'hexagone.



Ainsi en 2018, presque 60 % des locuteurs francophones étaient répartis sur le continent africain (44 % en Afrique Subsaharienne et 15 % en Afrique du Nord). Si la France est quand même le pays qui compte le plus de personnes parlant le français avec 66 millions de locuteurs, le Congo (44 millions) compte près de la moitié de sa population parlant français tandis que l'Algérie, qui complète le podium, en compte presque 15 millions. Issue de l'entreprise coloniale, l'imposition du français en Afrique a contribué à faire de ce dernier l'une des langues les plus parlées du monde à l'heure actuelle. Le thème de la francophonie africaine était d'ailleurs l'un des sujets principaux de cette conférence. En effet, trop souvent utilisé à des fins économiques et politiques, le français parlé en Afrique est un formidable exemple de réappropriation et d'enrichissement entre les langues et les cultures, montrant encore une fois que ces dernières sont belles et biens vivantes et non pas figées dans l'espace et dans le temps.

Durant la conférence se sont succédées les interventions de chercheurs et d'universitaires spécialistes de la linguistique et de la francophonie, cherchant à démontrer qu'il existe des variations plus ou moins sensibles au sein même

d'une langue et que, au-delà d'un fond commun, le français connaît des différences dans la manière dont il est parlé et interprété en fonction des pays et des régions du monde.

Pendant près de 45 minutes les intervenants ont permis de donner à voir certaines situations où la langue parlée s'avère être un mélange entre différents langages et cultures faisant ainsi de la langue française une entité à la fois singulière et plurielle.

Au Canada par exemple il existe de nombreuses expressions qui sont dues au climat assez rude du pays illustrant la manière dont une langue évolue au contact d'une culture spécifique.

On peut même observer dans certains pays un processus de restructuration de la langue doublé d'un processus de négociation des significations. C'est le cas du Cameroun où le français s'est trouvé mêlé à différents langages locaux faisant ainsi évoluer la langue d'un point de vue grammatical.

Le français au service du développement

Plus encore, comme l'a souligné Mme Lelièvre les langues peuvent et doivent aussi être envisagées comme pouvant participer du développement des populations. Nous avons d'ailleurs interrogé monsieur Henri Tourneux sur le sujet complexe de la communication pour le développement au regard de son expertise de terrain en Afrique.

"J'ai vu les lacunes qu'ils y avaient sur place et ce qu'il fallait faire pour y remédier. Par exemple beaucoup de projets de développement échouent du fait d'un déficit de communication et donc d'un défaut de prise en compte des langues. Les gens se disent que leurs interlocu-

Notre-Dame de Sion AGENDA CULTUREL

Décembre 2019

Erol Erdiñç Jazz Trio

Judi 5 décembre à 19h30



Piano Piyano Erol Erdiñç Jazz Vocal Caz Vokal Ceren Temel Contrebasse Kontrbas Burak Karaağaç

Orchestra'Sion

Judi 19 novembre à 19h30



Pour plus d'informations concernant ces artistes, consultez notre Agenda Culturel en ligne : <http://www.nds.k12.tr/-Agenda-culturel->

teurs vont les comprendre car ils parlent français comme eux. Or, les populations locales ne comprennent pas l'expert et l'expert ne prend pas en compte les langues locales. Ce qu'il faut ce sont des allers-retours permanents entre les acteurs. Le français apporte une expertise extérieure, mais celle-ci doit être digérée localement."

Se pencher sur l'usage différencié du français dans le monde c'est en quelque sorte illustrer la vitalité de cette langue qui ne cesse de se transformer au contact des cultures et des spécificités des pays et des régions.

S'exprimant sur les conditions de la francophonie en Turquie, le recteur adjoint de l'université de Galatasaray à Istanbul, monsieur Francis Rousseaux a qualifié l'évènement comme étant complémentaire au travail effectué dans la faculté. Plus encore, ce dernier a tenu à rappeler les difficultés que la francophonie turque rencontre, en particulier dans le secteur universitaire. "Nous avons pour projet de faire beaucoup mieux dans le domaine de la recherche à l'université. Mais nous sommes face à certaines difficultés. Comment recruter d'excellents enseignants chercheurs sachant qu'on exige qu'ils soient obligatoirement francophones?"

En somme cet évènement, au-delà de mettre en valeur la francophonie sous tous ses aspects, aura également eu pour mérite de rappeler l'un des critères principaux d'une langue; sa vivacité et sa capacité à évoluer au contact des peuples et des cultures, n'en déplaise à la frange extrémiste voulant faire du langage quelque chose de pur et d'immuable.

* Victor Mottin





Mine Çerçi

Voici la seconde partie de notre entretien avec les fondateurs du festival de théâtre « A

Corner in the World » (Un coin du monde) : Claire Zerhouni, Fatih Gençkal et Burcu Yılmaz.

Quels sont les projets du festival ?

A *Corner in the World* a beaucoup évolué depuis sa création. Nous avons eu l'opportunité de programmer un espace à Istanbul et de proposer plus d'une saison pour le lieu Bomontiada ALT. Nous y avons développé un programme pluridisciplinaire, avec un focus sur les arts du spectacle et de la performance. Cela nous a permis de développer davantage de résidences artistiques ou des programmes de création, et de présenter de nouvelles créations, des films, des concerts, des expositions, mais aussi des conférences et des ateliers. Nous avons également choisi de construire le programme sur la base de coopérations et de collaborations qui restent assez fortes avec le festival « Nouveaux Textes, Nouveau Théâtre » (Yeni Metin, Yeni Tiyatro) de Galata Perform, avec le festival de cinéma IF, le festival

A Corner in the World — II

international de théâtre de la fondation IKSIV, et bien d'autres. Depuis le début de l'année 2019, nous sommes à nouveau complètement indépendants et n'avons plus d'espace. Mais cette expérience à Bomontiada nous a permis de développer de nouveaux programmes, que nous continuons de présenter en partenariat avec des organisations et espaces à Istanbul comme SALT. Nous allons présenter l'une de nos co-productions, « Light Theory », écrit et mis en scène par Onur Karaoglu, au festival Dancing on The Edge, à Amsterdam, en novembre 2019. Par ailleurs, nous accompagnons la chorégraphe et danseuse Canan Yuceil Pekikten pour son spectacle « All About the Heart » qui sera présenté au Portugal dans le cadre du festival Cumplicidades de Lisbonne en mars 2020. Nous collaborons aussi avec le programme « Spaces of Culture » et partageons une réflexion autour des problématiques de décentralisation de la culture. En effet, « Spaces of Culture » soutient des initiatives culturelles basées à Izmir, Diyarbakir et Gaziantep, pour favoriser un dynamisme culturel et créatif en dehors des grands centres que sont Istanbul et Ankara.

Avez-vous rencontré des obstacles sur votre chemin ? Lesquels ?

Bien sûr, nous rencontrons des difficultés. La première est, comme pour toute initiative culturelle, financière. Nous dépendons quasiment exclusivement de fonds internationaux, les arts du spectacle contemporains n'étant pas soutenus institutionnellement en Turquie. Nos financements se font donc sur la base d'appels à projets de fondations comme la Prince Clause ou l'AFAC (Arab Fund for Arts and Culture). Nous bénéficions du soutien des centres culturels étrangers comme l'Institut français, ou de consulats comme le consulat des Pays-Bas, qui soutiennent par exemple la venue d'artistes pour notre festival. Enfin, nous essayons de développer des « ressources propres » en favorisant des partenariats sur la base de programmation avec des festivals étrangers ou des lieux en Turquie. La seconde difficulté réside dans l'absence d'espace de travail. Notre aventure avec Bomontiada, bien que porteuse de beaucoup d'intérêts, a aussi été compliquée. Bomontiada appartient à des groupes privés dont la stratégie change régulièrement. Dans ce contexte, notre

proposition ne convenait plus à leur vision, et nous n'avons malheureusement pas eu l'opportunité de continuer et de consolider ce que nous avons commencé. Mais nous continuons malgré tout à travailler et tentons d'explorer les territoires et espaces physiques et symboliques autant que possible. Nous préparons la quatrième édition du festival qui devrait avoir lieu en mai 2020. Pour cette nouvelle édition, *A Corner in the World* étend justement son territoire pour présenter des activités à Istanbul et à Izmir. Nous commençons en effet à établir des liens solides à Izmir : Fatih y vit désormais, et nous avons lancé les bases de collaborations en mai 2019 avec le programme « Visible/Invisible(s) » que nous avons programmé en partenariat avec l'artiste iranien Mohamad Abbassi, fondateur de l'Invisible Center of Contemporary Dance. Nous voulons étendre cette démarche lors de notre prochain festival et inviter des artistes internationaux à Izmir pour des spectacles et ateliers, mais aussi y organiser notre premier *Walk Around the Corner* avec des artistes locaux, et bien d'autres choses ! Plus de détails, bientôt !



Sirma Parman

The Physical Impossibility of Death in the Mind of Someone Living

Créée en 1991 et devenue rapidement l'une des œuvres incontournables de l'art britannique des années 1990, *The Physical Impossibility of Death in the Mind of Someone Living* (« L'impossibilité physique de la mort dans l'esprit d'un vivant ») est l'un des premiers chefs-d'œuvre de Damien Hirst. Pour moi, son titre est encore plus touchant que l'*artwork* en lui-même qui consiste en un réservoir en verre d'une capacité de 23 tonnes et divisé en trois parties. Dans le réservoir se trouve un énorme requin-tigre dans du méthanal. Cette sculpture a dépassé les limites de l'art contemporain avec succès et a attiré l'attention des médias quand elle a été exposée à la YBA 1 de la Saatchi Gallery. L'artiste a par ailleurs expliqué que le titre avait été pensé avant la sculpture et qu'il s'agissait simplement d'une déclaration qu'il avait utilisée pour décrire son idée de la mort.

S'inspirant particulièrement des objets *ready-made* de Duchamp, Hirst s'est fait connaître par ses œuvres hybrides controversées, dominées par des motifs comme des pois, des crânes et des animaux morts. Dès lors, ce qui rend cette œuvre si particulière est le fait que l'animal est épuisé, vaincu, dans son environnement naturel. Le requin est complètement immobile et préservé. Bien entendu, la majorité des gens n'a jamais vu un requin, sauf dans des documentaires. Mais cette œuvre permet pratiquement au public de l'observer dans un environnement sûr — il n'y a pas d'endroit plus sûr qu'une galerie d'art ! Cette œuvre nous offre une perspective psychologique quant aux peurs humaines.

En même temps, cet *artwork* propose une autre perspective, qui est peut-être plus intéressante, soit celle de la culture populaire avec l'imagerie troublante. Son succès d'auto-promotion a joué un grand rôle dans sa carrière artistique. Hirst a établi son rôle dans la culture populaire, ce qui s'est traduit par des prix élevés de ses œuvres dans les galeries et lors des ventes enchères. Le succès de son concept néo-gothique a prouvé qu'il existait un marché où l'on s'arrache pour des millions de dollars les œuvres empreintes d'imagerie troublante.

Hirst a réinterprété le sujet artistique archaïque de la vie et de la mort, ce qui lui confère un symbolisme unique. Alors que les animaux empaillés étaient exposés dans des musées depuis des siècles, le monde de l'art était resté aveugle quant à son potentiel. Ce ne fut pas le cas de Hirst qui a profité du potentiel d'intégration d'éléments biologiques dans son art. L'utilisation des cigarettes est une autre façon de parler de « la mort » à travers ses œuvres. Avec la cigarette, Hirst rappelle aux gens qu'ils meurent lentement. En fait, la mort est présente tout au long de son travail. La corruption absolue de la vie est la mort.

Un fait intéressant sur cette œuvre est que le requin-tigre original a été remplacé. Étant donné que l'animal n'était pas bien conservé au départ, il a commencé à se détériorer et le liquide a changé de couleur. Le requin-tigre original a été remplacé par un nouveau en 2006, et l'animal a reçu une injection de formaldéhyde, avant d'être placé dans la vitrine d'origine qui date de 1991.

YAZARIN YAŞAMINDAN KESİTLER

Hüseyin Latif

Hüseyin Latif, değişimiyle kendisini derinden etkileyen şehir-i İstanbul ve onu var eden unsurları anlattığı bu kitabında zamanın hızlı akışına kızarak Paulo Coelho'nun, Amin Maalouf'un yolculuk ettiği trene biniyor. Bu trende kimler yok ki! Selçuk Altun, Mathias Énard, Yiğit Okur, Tahsin Yücel, Stefan Zweig, Bedri Baykam, Füzün ve daha pek çokları. Michel Houellebecq'le ise Babiâli'de mi, Bayrampaşa'daki enginar tarlalarında mı karşılaşmıştı, hatırlayamıyor...



Bilgi ve Sipariş için: bizimavrupa@gmail.com